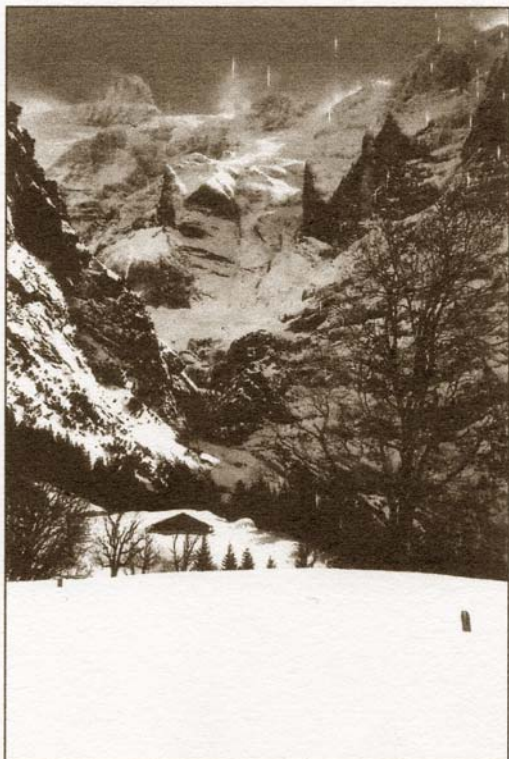


Un lampyre en hiver



Luiz-Manuel

Samizdat

Le lézard ne s'égare jamais du côté
de l'hiver : il connaît trop bien son rêve
pour s'écarter du texte.

Le mode de vie des mots est en parfaite disharmonie avec leur nature réelle : ils ne bougent pas ils restent là – à attendre que le destin les arrache aux pages exsangues des dictionnaires. Il faudrait dresser un plan social en faveur des mots : nous nous battrions pour les mots avec d'autres mots inaudibles jusqu'à ce que brûlent les dernières idées. Celles qui précèdent la nuit. Celles qui ne changent jamais.

Se résigner n'est pas la panacée universelle :
il faut toujours mériter l'estime de soi-même.
Quoique le prix à payer soit parfois trop élevé :
l'Histoire ne retient jamais les noms légers
des minces cailloux qu'elle réduit en poussière.
Mais la poussière a aussi son rang – sa fierté.

Fleuves transis où nous lisons le refluer : le gel
précède souvent l'embâcle. Mais entre-temps
il nous faut débusquer l'hiver et le polir
ou le rendre invisible – sans le chérir ni le gommer :
huissier de la Camarde paré de flocons arachnéens
l'hiver nous rend parfois plus ténus que les morts.